



V2-00083
654927
philo

Filière : B/L

Session : 2021

Épreuve de : Philosophie

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

Lors de la Première Guerre mondiale, la figure de l'embusqué ou du déserteur hante la conscience des soldats ; perçu comme contre-modèle pur dans un contexte d'exaltation du courage et de la soi-disant virilité, il incarne les peurs qui n'ont plus leur place, selon l'état-major, sur le front. Pourtant, n'y a-t-il pas une valeur de nos peurs ? Il semble en effet qu'elles puissent constituer un prélude fertile à la connaissance de soi et à l'action sur le monde. Dès lors, que nous enseignent nos peurs ?

Nos peurs, envisagées au pluriel, semblent constitutives de notre expérience quotidienne en même temps qu'elles portent souvent sur des objets qui ne font la plupart du temps pas partie de notre quotidien. Il faut donc distinguer la peur de, définie comme la réaction de rejet vis-à-vis d'objets (la peur des serpents, des tremblements de terre, des autres...) ou d'états (la peur de la mort, de l'abandon...) perçus comme négatifs et qui implique ~~par~~ un plus haut degré d'attention au monde (qui peut engendrer la paralysie aussi bien que le surcroît d'énergie par fuir face à l'objet de nos peurs), et

la peur qui n'a pas d'objet précis et qui se manifeste par un rejet général de l'environnement dans lequel nous nous trouvons. La peur est bien une réaction intime, qui déforme notre perception du monde, en même temps qu'elle est collectivement structurée, ce qui explique que nous pouvons avoir peur d'états ou d'objets que nous ne connaissons pas personnellement. Dis lors, se demander ce que nos peurs nous enseignent, c'est percevoir une forme de positivité de la peur : au sens premier, enseigner signifie rendre intelligible pour transmettre (notamment dans le cadre scolaire), mais l'enseignement peut être plus largement le mode sur lequel les données de l'expérience se clarifient d'elles-mêmes pour le sujet qui peut alors les comprendre et les intégrer dans son projet de connaissance et d'action sur soi et sur le monde. Dans cette deuxième perspective, ce n'est plus quelque'un ou quelque chose qui enseigne directement, c'est plutôt le monde qui se donne à lire. Cette expérience de l'enseignement, en même temps que l'expérience de nos peurs, se fait à l'échelle du sujet en même temps qu'à l'échelle d'un collectif qui lui-même redéfinit ce que sont les peurs et l'enseignement. Ainsi, questionner la pluralité des échelles de réflexion, de ce que sont nos peurs et de ce que sont les enseignements permet d'envisager la relation entre la peur et l'enseignement comme inévitable. La peur n'apparaît pas spontanément comme une relation positive au monde ; elle tend à mettre à distance plutôt

qu'à rapprocher, à obscurcir plutôt qu'à éclairer les données de l'expérience. Pourtant, nos peurs nous renseignent sur nous-mêmes et nous font voir le monde sous un prisme différent. On comprend que poser la question "que nous enseignent nos peurs?" revient au préalable à questionner les conditions de possibilité de ces enseignements, pour mieux les comprendre et donc mieux réfléchir sur les modalités d'élaboration d'un enseignement concu à partir de nos peurs.

Ainsi, sous quelles conditions la réaction première de rejet que sont nos peurs peut-elle être valorisée comme origine d'un rapport plus vrai et plus intime à soi et au monde ?

Nous pouvons tirer un enseignement de nos peurs en tant qu'elles sont domptées ; elles apparaissent alors comme la condition nécessaire mais non suffisante d'un apurement. Pourtant, on peut aussi envisager la positivité radicale de nos peurs comme mode d'appréhension de l'étrangeté du monde. Dès lors, on peut essayer de redéfinir le mode de positivité de nos peurs, à la fois singulier et exigeant, qui nous semble dépasser le simple horizon de l'enseignement.

La positivité de nos peurs semble incomplète, en tant qu'elles sont ~~à~~ l'origine d'un enseignement plutôt que le processus d'enseignement lui-même. Elles peuvent pourtant, à condition de dépasser la négativité en soi de la peur, nous permettre de mieux nous connaître et de mieux dépasser une forme de domination imposée collectivement (la peur étant aussi une stratégie).

Il importe de souligner tout d'abord la négativité en soi de la peur, pour mieux envisager la spécificité des

conditions sous lesquelles nos peurs peuvent être effectivement productrices d'enseignement. Faire une description empirique de nos peurs, c'est en effet rendre compte d'un état d'obscurcissement des données de l'expérience qui est la conséquence à la fois d'une certaine panique qui empêche notre esprit d'analyser correctement la situation et d'une volonté active de mettre à distance les objets de notre peur. La peur semble être en propre ce que Spinoza nomme affection dans L'Éthique, à savoir une modification de l'état du corps ou de l'esprit qui biaise la direction initiale du désir. Or, Spinoza montre bien que les affections dont font partie nos peurs fonctionnent des frimas à l'exercice de notre volonté, en ce qu'elles ne sont pas éclairées par les lumières de la Raison. Dès lors, dans la partie IV, Spinoza peut montrer qu'une affection cesse d'être une affection dès lors que la Raison l'inspecte, puisque l'affection se définit précisément comme zone d'ombre initiale de la Raison. On comprend donc que nos peurs, pour devenir un moteur positif d'enseignement, doivent aussi être éclairées par la Raison ; à cette condition, elles deviennent non seulement motrices de connaissance, mais aussi d'action qui se donne pour visée finale la liberté. C'est en effet le projet de Spinoza que de proposer dans L'Éthique un travail de modelage de notre désir en modelant nos affections par la Raison. Ainsi, nos peurs en tant qu'affections sont en soi négatives, mais en s'attachant à les comprendre par la Raison, on peut espérer en tirer des enseignements à la fois en termes de connaissance et en termes d'éthique.

Filière : B/L

Session : 2021

Épreuve de : Philosophie

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

Une fois que l'on a circonscrit nos peurs comme origine d'un enseignement plus que comme enseignements elles-mêmes, on peut pleinement tenter de circonscrire le champ de ces enseignements. Il nous semble tout d'abord que nos peurs sont une condition de retour à soi qui permet ~~de~~ de mieux se comprendre soi-même. Dès lors, nos peurs sont à l'origine d'un enseignement en tant qu'elles nous poussent à inspecter rationnellement les origines de ces peurs. L'impératif socratique du "connais toi toi-même" semble en effet difficile à appliquer si les zones d'ombres qu'il s'agit d'éclairer ne se manifestent pas d'elles-mêmes. Au contraire, les peurs nous révèlent à nous-mêmes ce que nous voulons reléguer ~~elles~~ dans l'ombre, et sont donc un principe actif de connaissance de soi. C'est ici tout le sens de la méthode psychanalytique initiée par Freud : la peur, en tant que défaut de rationalité, révèle le tabou ou le refoulé, que la conscience met à distance dans les sphères inconscientes de l'irrationnel. Dès lors, le rôle du psychanalyste, un peu à la manière de l'accoucheur des âmes que prétendait être Socrate dans sa théorie de la maïeutique, est de s'appuyer sur

les peurs de son passion pour tenter de reconstruire les traumatismes et les refoulements de la psyché, dans l'objectif final de proposer au patient une meilleure connaissance de lui-même, au sens épistémique mais surtout éthique (il s'agit dans la psychanalyse d'apprendre à mieux vivre avec le refoulé). Ainsi, nos peurs, dès lors qu'elles sont éclairées par la raison, ~~et~~ et en particulier par la raison d'autrui, peuvent être un principe actif d'enseignement sur soi.

Finalement, l'inspection de nos peurs par la raison peut, à l'échelle collective, être un puissant moteur d'enseignement, au double sens de connaissance du fonctionnement de la société et de fondements d'une révolte contre l'instrumentalisation politique des peurs collectives. La peur n'est en effet pas qu'un état intime et subjectivement déterminé; elle est aussi structurée à l'échelle de la société, et peut servir de fondement à un pouvoir autoritaire sinon totalitaire. En effet, selon Pascal dans le Deuxième discours sur la condition des Grands, le pouvoir se fonde sur une apparence fondamentale, sur des grandeurs d'aggrément qui ne recourent pas les grandeurs naturelles qui sont les vertus. Dès lors, pour exercer le pouvoir, il faut, en dépit d'une "pensée de derrière" qui rappelle constamment au puissant le caractère contingent de son pouvoir, entretenir la croyance du peuple

dans le caractère naturel du pouvoir qui n'est pourtant pas fortuit. Or, pour ce faire, et pour éviter la révolte, il apparaît comme nécessaire d'entretenir le peuple dans la peur que lui inspire spontanément les insignes du pouvoir. On comprend donc, dans une perspective démocratique, la nécessité d'analyser les peurs collectives, ~~et~~ potentiellement informées par la politique, pour comprendre la société et renverser un ordre autoritaire qui entrerait en contradiction avec la démocratie. Ainsi, la lettre à Ménécée d'Épicure n'est pas écrite que dans le but d'apprendre à bien conduire sa vie: la dénonciation de la crainte des dieux, entretenue par les prêtres, recoupe la critique d'un pouvoir injustement fondé sur la peur. On comprend à cet égard la nécessité du travail proprement philosophique dans l'analyse des peurs collectives, en ce qu'il les intègre dans une analyse plus large du fait politique et nous permet donc d'en tirer un véritable enseignement, à la fois en termes de connaissance et d'action.

Si les peurs, en tant qu'affections, nous semblent en soi éloignées de l'éclaircissement éthique et épistémique de constitue l'enseignement, elles n'en servent pas moins de prélude nécessaire mais non suffisant à la connaissance de soi et de la communauté des hommes dans la dimension politique. Mais n'a-t-on pas arbitrairement présumé la stérilité du mode d'appréhension que constitue la peur? En réévaluant la spécificité du mode d'appréhension du monde que sont nos ^{positivement} peurs, on peut aussi les valiser comme principes en soi d'enseignement.

Ainsi, on peut réévaluer nos peurs comme un mode d'appréhension singulier du monde qui nous en révèle l'étrangeté en même temps qu'il nous révèle étranger à nous-mêmes, ce qui constitue en soi un principe d'enseignement. On peut alors envisager la partie heuristique de nos peurs dans le lien ambigu qu'elles entretiennent avec la curiosité.

Il semble en effet que la peur ne soit pas que cet obscurcissement de soi à soi et de soi aux autres que Spinoza nommait affection. On peut au contraire tenter de faire la description de nos peurs, non plus comme expérience du manque de rationalité, mais comme rapport pitoyable et inédit au monde qui en révèle l'étrangeté, ce qui est un enseignement en soi et un puissant moteur de formation d'autres enseignements par la suite. La peur réinvestit dans le connu une forme d'inconnu, perçu comme menaçant mais qui, en soi, est fécond dans l'explication du monde. Ainsi, dans les Misérables de Victor Hugo, Cosette est confrontée à cette dimension fondamentalement féconde (notamment d'un point de vue poétique) de ses peurs : dans la scène où les Thénardières lui demandent d'aller chercher de l'eau en pleine nuit, elle se confronte à la part d'inconnu d'un monde qu'elle pensait connaître. Si cette expérience peut être effrayante pour un enfant, elle peut être source d'enseignement pour un adulte plus averti. Cette expérience peut nous faire penser à l'expérience de l'angoisse telle qu'elle est décrite par Heidegger dans Être et temps : dans l'angoisse, le monde perd son caractère d'évidence et les êtants n'apparaissent plus comme "intra-mondain". Dans cette expérience

Filière : BIL

Session : 2021

Épreuve de : Philosophie

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

potentiellement paralysante se joue quelque chose de tout à fait fondamental pour le Dasein, à savoir la confrontation avec le réel affranchi de sa quotidienneté, qui devient le support d'une véritable action fondamentalement personnelle. Ainsi, la révélation du réel dans son hostilité dans l'expérience de la peur l'arrache à sa dimension quotidienne et le révèle dans son étrangeté, ce qui est à la fois un enseignement important et le prélude à d'autres enseignements futurs. Nos peurs peuvent donc être positives en soi.

Dans ~~la~~ expérience de la peur se joue également une redécouverte de l'étrangeté du sujet à lui-même qui est un enseignement fondamental dans la volonté de se connaître soi-même. En effet, la peur me révèle tel que je refuse de m'imaginer : impuissant et souvent lâche. Cette découverte potentiellement angoissante d'une distance de l'image que l'on a de soi-même et de la réalité (en fait, de la complexité) de soi est féconde, en ce qu'elle nous laisse entrevoir la pluralité de notre personnalité qui échappe à tout monolithisme. Ainsi du soldat qui abandonne son camarade blessé au milieu des combats par peur de

mourir lui aussi, ou de Cendrars qui, dans J'ai tué,
 essaie de comprendre ce qui, chez un homme cultivé et
 éduqué, fondamentalement pacifiste, pousse à tuer celui qui
 nous menace de son fusil. Au delà de cette découverte féroce
 d'une pluralité du moi dans la peur, nos peurs peuvent
 aussi être l'occasion d'une confrontation à nos propres inco-
 hérences, et donc, potentiellement, le lieu de dépassement
 de nos contradictions. Ainsi, dans le concept d'angoisse,
 Kierkegaard analyse dans des termes pascaliens l'angoisse
 comme naissant du statut intermédiaire de l'homme entre
 ange et bête. Cette découverte d'une imperfection du moi,
 ouvert aux contradictions, devient alors le moteur puissant
 du dessin d'un parcours existentiel singulier, à même de
 reconstituer, bien qu'imparfaitement, l'unité de ce moi im-
 parfait. On comprend donc que ~~les~~ nos peurs sont riches
 d'enseignement en soi pour le sujet qui se découvre
 dans sa propre pluralité, et qui peut espérer une résolu-
 tion au moins partielle de ses contradictions.

Si donc la peur peut, en tant que découverte d'une
 étrangeté, être en soi le lieu d'un enseignement, on peut
 questionner la dimension active ou au contraire passive d'un
 tel processus. Il nous semble alors possible d'étudier l'ambi-
 guïté fondamentale de nos peurs dans cette perspective
 heuristique, dans la mesure où ces dernières s'articulent

souvent avec un désir de connaître imarocé. On peut en ce sens penser à certains mythes fondateurs, qui montrent bien l'ambiguïté de la peur dans son jeu avec la connaissance : Ève a peur de manger le fruit interdit, mais cette peur est paradoxalement motrice de sa curiosité. De même, Pandore ouvre la boîte non pas en dépit de sa peur, mais parce que sa peur et son désir se confondent. La peur représente cet interdit que nous nous posons à nous-mêmes, mais tout interdit s'articule avec la possibilité de sa transgression. Nos peurs sont donc aussi paradoxalement desirs de connaître, elles contribuent à rapprocher plus qu'à mettre à distance (du moins sur le long terme) l'objet posé comme interdit. On peut dès lors, avec Aristote, penser la valeur cathartique d'une confrontation à nos peurs, notamment dans le cadre de l'expérience théâtrale. Dans la Poétique, Aristote décrit la catharsis tragique comme purgation des passions ~~des~~ peur le spectateur auquel la représentation doit inspirer de la pitié et de la peur. La peur devient abus, au sein de l'expérience artistique, un principe de purgation du désir de transgression de l'interdit, elle permet de se rapprocher tout en maintenant une distance, ce qui est source d'enseignement. Ainsi, la sublimation dans l'art de la frontière floue entre peur et curiosité fait de nos peurs ~~un~~, non plus des origines multiples d'enseignements ~~à~~ divers à actualiser par le travail de la raison, mais un principe homogène d'enseignement en soi, indépendamment des exigences de la raison.

§ Ainsi, dès lors qu'on choisit de décrire positivement la réalité de nos peurs, on comprend qu'elles sont fécondes en ce qu'elles révèlent les parts d'inconnu au sein du connu. Nos peurs entretiennent des liens ambigus avec la curiosité, et sont en ceci un principe d'enseignement. Pourtant, il semble qu'on manque, en continuant à envisager l'apport de nos peurs en termes d'enseignement, la spécificité de la positivité de ces dernières. C'est donc au travail de précision et de redefinition de cette positivité qu'il faut nous atteler dans un dernier temps.

On tentera, en entendant dépasser l'horizon de l'"enseignement", de préciser ce que peuvent nous apporter nos peurs. Contre l'immédiateté de l'enseignement, on montrera la difficulté d'accepter ses peurs. En posant nos peurs comme mode d'appréhension d'une altérité radicale, leur valeur heuristique semble échapper à toute forme d'enseignement, d'autant plus qu'elles sont à elles-mêmes le prélude de leur propre dépassement qui laisse ouvert le champ des possibles :

Penser l'apport épistémique et éthique de nos peurs en tant qu'enseignement revient à sous-entendre qu'il y aurait une forme de ~~lien~~ lien parfait qui unirait la peur à ce qu'elle révèle, ^{et} à ce qu'elle nous apporte ; or, il nous semble que d'une part ce lien n'est jamais direct, et que d'autre part nos peurs ne sont pas toutes également ~~ou~~ productrices d'apports pour la connaissance et pour l'action, en tant qu'elles sont inégalement acceptées par le sujet qu'elles affectent. Mais qu'on a jusque là décrit la peur comme surgissement spontané, on

Filière : B/L

Session : 2021

Épreuve de : Philosophie

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

peut au contraire insister sur la prise que le sujet entretient sur ses peurs, qu'il peut sciemment ou non mettre à distance. Dès lors, on ne peut pas dire que nos peurs nous enseignent quelque chose, en ce qu'il n'y a pas spontanément de ~~leur~~ rapport ; on peut plutôt décrire la positivité de nos peurs comme un jeu dans lequel le sujet tient un rôle important en les régulant ; ~~ce qui nous empêche de parler d'enseignement~~ il y a donc en un sens co-production de l'appart de nos peurs. Ainsi, dans les Pensées, Pascal met en place ~~son~~ travail de censure du libertin, qui met à distance ses peurs métaphysiques au nom de son plaisir et de sa liberté, qui est en réalité un travail de confrontation à la peur ou en tous cas d'acceptation de la consubstantialité des peurs métaphysiques à l'existence humaine purée de Dieu. La richesse des ressources déployées par Pascal (à la fois littéraires, rhétoriques et conceptuelles) montre bien que la confrontation à nos peurs n'a rien d'un donné spontané, et qu'il faut au contraire élaborer une stratégie complexe pour actualiser cette confrontation. Ainsi, l'impossibilité de penser l'appart de nos peurs en termes

de connaissance et de morale dans le cadre d'un "enseignement" semble fondée par le rôle actif du sujet dans un tel processus, qui régit son rapport à ses peurs et qui en ceci régit également leurs apports. C'est donc aussi l'exigence et la difficulté de la positivité de nos peurs qui apparaît, dans la mesure où elle n'est pas immédiatement accessible et qu'elle implique directement le sujet.

Une telle exigence semble redoublée dans l'ambivalence de la portée heuristique de nos peurs. Si on a vu qu'elles pouvaient nous pointer vers un réel dans lequel de l'imédit est réinvesti, rien ne nous dit pourtant qu'un tel mouvement signifie la possibilité de connaître, ou même d'appréhender ^{de l'imédit}. Au contraire, quand la peur me révèle l'inconnu, elle me le révèle aussi parfois comme inconnaissable parce que fondamentalement transcendant. Dès lors, penser l'apport éthique et épistémologique de nos peurs en termes d'enseignement n'a plus de sens, dans la mesure où il n'y a plus rien en propre à enseigner. La découverte de l'inconnu dans la peur ne trouve plus sa valeur qu'en elle-même, et plus dans l'enseignement qu'elle n'est plus à même de délivrer. Emmanuel Levinas, dans Totalité et infini, montre bien que, dans la rencontre avec le visage d'autrui, la peur première qui correspond à la découverte d'une extériorité plus

extérieure encore que celle des "institutions" ou même des "paysages", ^(selon les expressions de la préface à l'édition allemande) n'a de valeur qu'en ce qu'elle permet d'appréhender autrui comme fondamentalement transcendant, donc fondamentalement inconnaisable, et en ce que, par la suite, elle se transforme en amour infini échappant au règne de la totalité. Cette peur de l'autre, qui est au fondement de tout rapport interpersonnel en dépit de sa traduction postérieure en amour dans le spectacle de la fragilité du visage d'autrui, montre bien que la peur n'a jamais rien à enseigner, si ce n'est que l'objet de la peur m'échappe comme fondamentalement transcendant et inconnaisable. Nos peurs peuvent donc en même temps découler de et révéler une altérité pure, qu'il s'agit d'accepter précisément en ce qu'elle n'a rien à nous enseigner.

Finalement, penser l'appart de mes peurs en tant qu'enseignement revient à supposer que ce dernier ne se fait que dans l'indication d'une voie à suivre (dans le domaine de l'action et de la connaissance). L'enseignement impose un sens, alors que l'appart de mes peurs semble bien plutôt résider dans la possibilité, ou non, de leur dépassement qui laisse ouvert le champ des possibles. Nos peurs apparaissent comme ces dépassements de la peur en puissance qui nous ramènent à notre indétermination, dans notre liberté de les actualiser ou non. Ce ne sont plus nos peurs qui nous enseignent quelque chose ; c'est au sujet qu'il convient, par un bon usage de sa liberté, de tracer son propre enseignement dans le dépassement consenti et personnel de certaines de ses peurs. Ainsi, 15/16

Heidegger dans Être et temps montre bien en quoi le Dasein, l'être-là, est aussi un être-pour-la-mort ; la découverte de la finitude, toujours occultée dans l'"affairément" et la quotidienneté, peut alors être le prélude à un dépassement, tout temporaire ~~soit-il~~ ^{qu'il soit}, de la peur de la mort, qui permet l'invention d'une trajectoire singulière et personnelle. Dépasser nos peurs, c'est ainsi dépasser l'idée que nos peurs "enseignent" ; en les concevant comme dépassables et non plus comme données pour toujours, nos peurs représentent en puissance la possibilité pour l'être humain de "s'enseigner" lui-même en inventant sa propre trajectoire.

En somme, ~~à~~ l'idée selon laquelle nos peurs ne sont qu'une négativité pure nous paraît désormais invalide ; nos peurs sont riches d'enseignement dès lors qu'on leur adjoint le travail de la raison, mais elles possèdent ^{aussi} une positivité radicale en elles-mêmes en ce qu'elles constituent un rapport immédiat au monde. Il nous faut alors préciser la nature de cette positivité qui nous semble moins dans l'imposition unilatérale d'un enseignement que dans la possibilité pour le sujet ~~de~~ d'interagir avec ses peurs, ce qui lui permet d'inventer la singularité de sa propre trajectoire. À cette condition d'interrogation sur la modalité précisée d'élaboration d'un rapport de nos peurs, en termes d'action et de connaissance, il nous semble possible d'affirmer que ces dernières peuvent être à l'origine d'un rapport plus vrai à soi, aux autres, et au monde.